VOL. LIV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 15 JUILLET 1925 — No 34

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce .... 50 sous
ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ...... 12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANI[illegible]OBA
EST PUBLI[illegible] [illegible]PRIMÉ
TOUS LES [illegible]REDIS
Toutes comm[illegible] [illegible]s concernant le journal ou l'i[illegible] [illegible]e devront être adressées :
Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

LA SITUATION AU MAROC

Voilà M. Malvy reparti pour Madrid, où il va négocier un accord règlant les conditions de la collaboration franco-espagnole au Maroc. Cela veut dire que M. Malvy, comme M. Painlevé, voyage beaucoup et négocie de même; pourtant il n' parait point que voyages et négociations aient jusqu'ici amélioré beaucoup la situation. Citons quelques dates:

Le 19 juin, la conférence réunie à Madrid arrivait à un accord sur les mesur"s à prendre pour empêcher la contrebande de guerre sur les cKtes du Rif, et le" techniciens déclaraient qu'Abd-el-Krim ne tarderait pas à s'apercevoir des effets de la coopération navale de l'Espagne et d' la France. Le 30 juin, une dépêche de Paris annonce cependant que M. Malvy est parti pour Madrid, muni de tous les pouvoirs nécessaires pour faire à l'Espagne toute" les concessions qu'exige la gravité de la situation. C'est donc aujourd'hui la France qui a besoin d' l'Espagne et qui doit faire à celle-ci des concessions. L'opinion espagnole s'en est bien aperçu. La "Epoca" de Madrid écrivait dernièrement:

"Aujourd'hui la réalité implacable a prouvé à la France que ses intérêts et les nôtres sont communs et qu'il n'y a qu'un" façon d'arriver à un ré"ultat satisfaisant — l'entente cordiale et étroite des deux pays".

Le 26 juin, des dépêches de source française annonçaient que l'on allait lancer une offensive importante contre les Rifains, mais c'est au contraire Abd-el-Krim qui a pris lui-même l'offensive avec 30,000 guerriers sur un bliés à Paris il résulte que les échecs infligés aux guerfront de 180 kilomètres; c"pendant, de" communiqués puriers d'Abd-el-Krim n'ont pas détourné celui-ci de son double objectif. Il suffit de suivre attentivement les indications fournies par les communiqués de Pari" pour comprendre que le plan du chef rifain consiste à s'empar"r de Fez et de Taza — simultanément si possible; mais au pis aller, Abd-el-Krim considérerait avec raison avoir remporté un énorme succès "'il s'emparait de Taza, car il couperait ainsi les communications du Maréchal Lyautey avec Oudja et l'Algérie.

Jusqu'à présent, la défensive française a réussi simpl"ment à empêcher Abd-el-Krim d'atteindre ces deux objectifs; toutefois, les troupes françai"es ont abandonné la plupart des avant-postes et perdu du terrain sur tout le front. La tactique employée jusqu'ici a fait le jeu des Rifains, puisqu" tous les efforts des Français ont eu pour ré"ultat, soit de relever des garnisons assiégées, soit de couvrir leur retraite, de sorte que de fortes colonnes françaises ont lancé des offensives coûteuses en hommes et en munitions pour sauver des garnisons peu importantes et pour céder du terrain aux tribu" commandées par Abd-el-Krim.

On ne sait exactement quelles ont été les pertes françaises; ce que l'on sait d'une façon positive c'est que la France avait engagé plus de 60,000 hommes vers le milieu du mois de juin, et qu" les résultats obtenus ne parai"sent pas correspondre à l'importance des effectifs à la disposition du maréchal Lyautey. De nouveaux renforts seront nécessaires.

On reconnait que le t"rrain est très difficile: on n'ignore nullement que les opérations militaires sont gênées par l'infiltration et la dissidence: on admet san" difficulté que le maréchal Lyautey, par suite de l'obligation où il se trouve d' rester sur la défensive, n'a pas la liberté de mouvements qui conviendrait pour mettre rapidement fin à la guerre. Cependant, en France, l'opinion n'est guère satisfaite de la situation qui est évidemment grave. Il s'agit, "n effet, de savoir "i la prolongation de la défensive ne nuira pas au prestige français au point d'entrainer finalement la révolte d'un certain nombre de tribus contre le protectorat.

Dans "l'Europe nouvelle" M. Marcel Ray écrit:

"Ce qu'attendent de France les troupes du Maroc, c'"st une accumulation, une profusion de matériel de guerre, d'artillerie de tout calibre et surtout d'avions, qui permettent d'économiser beaucoup de vies humaines. Certain" disent qu'elles attendent aussi un chef, un grand chef dont les services passés soient éclatants et le prestige indiscuté. A côté du maréchal Lyautey, qui doit cons"rver la responsabilité et le contrôle suprême, il y aurait place, sur le théâtre même des opérations, pour un de" grands capitaines dont la guerre a consacré la renommée".

Il est indéniable qu'une des impressions laissées au public par la lecture des dépêches, est que la France n'a pa" au Maroc un chef de guerre revêtu de l'autorité nécessaire. Il y a sans doute, sur le front rifain, beaucoup de compétences, mais il n'y a point d'autorité unique, cela saute aux yeux. Voilà une circonstance en laquelle on ne peut s'empêcher de regretter amèrement la disparition d'un chef comme le général Maingin.

Au surplus, [illegible] seulement un chef militaire [illegible] Maroc, [illegible] diplomate audacieux [illegible] Paris [illegible] à Londres [illegible] à Madrid. La situation faite à la France au Maroc est véritablement impossible: les troupes françaises sont arrêtées par une frontière qui n'existe que sur le papier, qui n'a jamais été tracée "ur l" terrain. C'est devant cette barrière, inexistante en droit comme en fait, que les troupes françaises sont obligées de rester l'arme à pied. Une défensive extrêmement coûteuse en argent et en matériel une défensive qui coûte déjà très cher en prestige doit ainsi être maintenue, sous le prétexte in"outenable que l" Rif, où il n'y a pas un seul Espagnol, appartient à l'Espagne.

Il faut peut-être énormément d'audace de la part des Français pour lancer une offensive diplomatique du côté de cette frontière représentée par un simple coup de crayon sur une carte, car la diplomatie a le respect des formules et d"s coup" de crayon. Il n'en est pas moins vrai que cette offensive aurait dû être poussée vigoureusement depuis longtemps. On a perdu que trop de temps. Le gouvernement français, pour sortir d'une situation véritablement paradoxal", doit avoir l'audace de s'attaquer résolument aux forteresses de papier.

F. G.

LE DERNIER

(Nouvelle)

"Je vis dans le ciel un autre prodige grand et admirable: c'était 7 anges qui avaient les 7 dernières plaies, par lesquelles la colère de Dieu est consommée."

Apocalypse, XV, 1.

Le début de l'automne fut très dur. Parfois, au sortir de la salle d'opération, je soupirais, je m'étirais, couvert de sueur et de sang. Faisne, entendant craquer mes jointures, me criait, par gouaillerie:

—Veux-tu la burette?

La burette! Et pourquoi non? Je me sentais devenir une machine, un peu fatiguée, mais précise quand même et de bon rendement. Depuis beaucoup plus d'une année, nous avions adopté le "système des huit heures" et la division du travail. Un mot d'éclaircissement, voulez-vous? Mon équipe travaillait huit heures consécutives, se reposait huit heures, et ainsi de suite, en sorte que j'étais alternativement de jour et de nuit. A midi, par exemple, je pénétrais dans l'usine, ou, si vous préférez, dans la salle d'opération. Brossage des mains. Puis, sans perdre une seconde, le masque, l'habit stérilisé, les gants et au travail. Le triage des blessés était fait d'avance, par des spécialistes, de même le nettoyage et l'examen radiologique. Souvent j'occupais deux tables, c'est-à-dire que j'opérais sur l'une pendant que, sur l'autre, on endormait un second patient. A peine avais-je le temps de poser, à chaque homme, les quelques questions indispensables et de l'instruire en deux mots de ce que je comptais lui faire. J'allais donc d'une table à l'autre, avare de temps et de gestes. Et les heures passaient. Les opérés étaient emportés puis alignés dans des baraques où d'autres médecins s'employaient tout le jour à refaire les pansements. De temps en temps, je m edémasquais pour avaler une cruche d'eau, car la chaleur était grande. A huit heures du soir, une équipe fraiche venait nous relever. Je me lavais le visage, m'habillais, sortais respirer avec délices une lampée d'air. J'avais huit heures devant moi pour manger, boire, dormir, revoir mes blessés et, au besoin, les soumettre à des opérations complémentaires. A trois heures et demie du matin, je réveillais mes aides, pour, au premier coup de quatre heures, relayer l'équipe fourbue.

Nu sous ma blouse, au moment de pénétrer dans l'étuve éblouissante, je me sentais, parfois, un peu comparable à ces athlètes sportifs qui s'exténuent dans des épreuves d'endurance. Cette image encore trop humaine tendait du reste à s'évanouir. Une machine, je le répète, une machine sans âme, chauffée à point, réglée pour marcher longtemps et pour abattre beaucoup de besogne. Pitié fraternelle, assistance affectueuse, communion dans la souffrance... Ah! comme nous étions loin de tout cela. J'opérais de mieux en mieux et de plus en plus vite des hommes qui demeuraient, pour moi, des inconnus et dont je ne savais même pas toujours la nationalité. Le triomphe de la méthode Taylor.

—Faisne, dis-je un soir, encore six mois de ce régime, et je ne serai plus capable de penser comme un homme, mais seulement de siffler pour réclamer de l'eau, de grincer pour exiger de l'huile et peut-être de faire teuf-teuf quand j'aurai mon nécessaire. Le monde sera digne de ses maitres. Quel beau spectacle!

—Nous ne le verrons pas, répondit mon camarade, car, malheureusement, la guerre sera finie dans une quinzaine.

La guerre se poursuivait. Les armées harcelant l'ennemi [illegible] vers le Nord, et nous restions à l'arrière [illegible] Champagne.

Un jour, nous eûmes l'impression que le grand mécanisme dont nous faisions très obscurément partie jouait mal, se disloquait. Il y eut des à-coups, des ratés. Les blessés n'arrivaient plus régulièrement. Tantôt l'usine tournait à vide, tantôt elle grondait avec frénésie, pour, presque tout de suite, retomber en langueur.

Puis ce fut l'alerte sérieuse: deux jours de chômage complet. Nous restions stupides, les mains dans les poches, comme des ouvriers congédiés. Faisne grogna:

—C'est la faillite! On ne fait plus ses frais. Encore une semaine pareille à la dernière et nous n'aurons plus qu'à fermer boutique. La clientèle....

Il n'eut pas le temps d'achever: des automobiles s'arrêtaient devant l'ambulance. Alors Faisne changea de couplet:

—Un convoi! On pense à nous! C'est gentil. J'avais peur: nous allions nous reposer.

C'était le 6 novembre 1918. Nos baraques étaient encore pleines de gémissements et de râles; mais une espérance enflammée soufflait sur le monde; une clameur orageuse s'enflait dans le ciel gris: "La fin! La fin! La fin!"

—Allons voir, fis-je.

—Il ne faut pas désespérer, siffla Faisne. Il y aura peut-être encore de beaux jours pour la chirurgie.

Faisne est un bas-Normand, caustique et bourru. Un sauvage. Il essayait de railler. Cependant les coins de sa bouche s'abaissaient, son oeil gauche se fermait à demi et je savais ce que tout ça voulait dire.

Hélas, la guerre n'était pas encore finie. Une fois de plus, j'apercevais, dans les voitures, des loques boueuses, des casques bossués, des visages noirs de sang. J'entendais des cris.

Un tout petit lot: des égarés, cueillis au hasard, sur la route. Onze hommes, dont six blessés légèrement.

Les cinq autres? Ah! ceux-là, je peux dire leurs noms. Je ne les ai pas oubliés. Ils sont dans mon souvenir, les dernières victimes, les derniers martyrs, j'entends les derniers qui me soient tombés entre les mains. Les derniers pour moi.

On les avait descendu, dévêtus, lavés. Déjà nos moteurs tournaient, les autoclaves sifflaient, la mécanique à soigner reprenait de l'élan. Pourtant quelque chose me disait que la grande période industrielle était finie: j'allais d'un homme à l'autre, je posais des questions, je cherchais les regards, comme pendant les premières années de la guerre. Une compassion toute nouvelle fleurissait dans mon coeur épuisé.

Ils furent opérés tous les cinq: Pichard, Marchand, Rossignol, Choquet et Pompeani, oui, Pompeani, un Italien, fourvoyé chez nous dans la précipitation d'une victoire aussi confuse qu'une déroute.

Pichard devait mourir dès le lendemain. Il avait perdu un large morceau du crâne. Sous son pansement, blêmissait un visage d'écolier imberbe. Je le reverrai toujours, élevant jusqu'à ses yeux, pour la regarder avec horreur, sa main qui tremblait sans arrêt.

Pompeani portait au flanc une plaie abrupte et profonde qui nous donna beaucoup de peine. C'était un montagnard, sec et presque chétif. Il fit, par la suite, preuve d'un courage taciturne plus troublant que toute lamentation.

De Marchand, je ne veux rien dire: il me faudrait raconter toute son histoire; il me faudrait dépeindre son sourire, quand il me criait, chaque matin: "Vous allez être bien content! Je vais mieux."

Rossignol avait un gros éclat d'obus dans la poitrine. Il semblait perdu. Nous tentâmes une intervention désespérée. Ce fut un succès. Si tu vis encore, dans ton hameau natal, rappelle-toi, Rossignol, que j'ai tenu, entre mes mains, ton coeur glissant et muselé comme un poisson.

Dès l'abord, Choquet me donna les plus grandes inquiétudes. Il avait une blessure terrible: la moëlle broyée, les membres inférieurs séparés du reste du corps par une paralysie irrémédiable.

Enfin, ils furent tous opérés et j'allai fumer une pipe sur la route en compagnie du vieux Faisne. Voilà pour la soirée du 6 novembre.

La nuit passa tant bien que mal. De bonne heure le lendemain matin, j'étais à la baraque B, dans laquelle on avait logé mes blessés.

Pichard agonisait en regardant sa main trembler. Pompeani, Rossignol et Marchand, la sueur au front, se débattaient encore dans l'angoisse. Choquet dictait une lettre. Il avait un visage mince: le nez trop long, le front étroit. Il cherchait ses mots en regardant le toit de la baraque.

—A qui donc écris-tu? lui dis-je.

Il répondit:

—A mes parents.

Il me considérait avec attention. Il essayait de froncer le sourcils. Puis, tout à coup:

—Je suis paralysé.

Il ne me laissa pas répondre. Il ajoutait déjà:

(A suivre en page 4)

TA PARURE...

Il adorait sa femme.... et sa femme l'adorait.

C'était, grâce à Dieu, un de ces mariages où l'amour est ailleurs qu'à fleur de peau, où il est en plein coeur, toujours vivant, plus pur et plus calme à mesure que les années s'échelonnent.... gagnent en profondeur comme en réalité....

Il était le chrétien sincère, sans peur et sans reproche.... puisant dans sa foi, le réconfort au milieu de toutes les peines de la vie....

Elle était la chrétienne, avec tout ce que ce mot a de délicat et de fini, quand il s'applique à la femme....

Ensemble, la main dans la main, ils parcouraient le ruban de route que la liberté de Dieu leur avait désormais rendu commun....

Plus heureux que bien d'autres, la fortune leur avait souri, et les soucis du pauvre diable, qui, le front dans les mains, se demande comment il s'en tirera, leur étaient inconnus....

Et la trame des jours enserrait leur vie d'un réseau toujours plus serré, comme la foi et l'amour enlaçaient leurs coeurs....

* * *

Comme ils étaient dans la capitale, il arriva que se promenant, un soir, dans les rues, ils s'arrêtèrent devant un magasin luxueusement éclairé....

L'or.... les diamants lançaient leurs feux de tous côtés!....

—Vois-tu, ma chérie, je te veux belle, très belle!....

—Oh!

—Aussi je t'offre une parure de choix....

Les prix se faisaient tentateurs... et semblaient dire: prenez-nous.... prenez-nous....

Madame, les yeux dans le vague, semblait perdue dans la poursuite d'une rêve....

Elle ne répondit pas....

Il se fit charmant....

—C'est la première parure que je t'offre depuis notre mariage.... je la veux ravissante.... aujourd'hui, je donne les yeux fermés....

—Les yeux fermés, murmura-t-elle en ouvrant sur lui deux grands yeux de velours....

—Oui, c'est un cadeau royal....

—Je rêve d'une parure, dont les feux ne cessent jamais.... Ecoute, mon grand, quand on est marié, on se dit tout.... absolument tout, tout, veux-tu que je garde mon secret.... jusqu'à l'heure où je pourrai te montrer ma parure.... celle que je rêve....

—Mais....

—Allons, tu donnes aujourd'hui les yeux fermés.... nous sommes riches d'ailleurs.... pourquoi compter.... après cette parure, je n'en veux plus d'autre....

—Eh bien, soit.... j'accepte.

Tout en marchant sur le trottoir, il tira son carnet de chèques... son porte plume réservoir et signa ...puis détachant la mince feuille, il la tendit à sa femme.

—Voilà, tu inscriras la somme qu'il te plaira.... j'ai confiance en toi....

* * *

Le lendemain, une dame, de mise très simple, mais distinguée, sonnait à la porte du presbytère

—Monsieur le Curé

—Madame....

Alors quand dans le modeste bureau, ils furent seuls, Madame commença

—Monsieur le Curé, n'avez-vous pas, dans votre paroisse, des enfants qui voudraient se faire prêtres?

—Oh! c'est mon rêve j'en ai connu, j'en connais encore, seulement les parents ne sont pas riches et c'est si long et cela coûte si cher. [illegible] de [illegible] fleurs [illegible] main [illegible] riches [illegible] rien

(A suivre en page 2)

TA PARURE

(Suite de la page 1)

qu'un petit peu.... on a tant besoin de prêtres, madame, tant besoin!

—C'est justement cela qui m'amène, monsieur le curé...

—Soyez bénie, Madame....

Alors tirant de son petit sac une feuille très mince, elle la tendit au curé.

—Voici un chèque... inscrivez en toutes lettres dix mille francs... Cela suffit-il?

—Le prix d'une parure de diamants, monsieur le curé.

Et le curé tout ému, répondit:

—Pour quelle autre parure?

Quelques jours après, au déjeuner, tandis que monsieur dépouillait son courrier, il s'arrêta stupéfait devant une lettre ornée du sceau épiscopal...

Elle était émouvante, cette lettre....

—Voyons... voyons.... mais je crois que l'on s'est trompé d'adresse... je n'ai rien donné à Monseigneur, moi... Dix mille francs... des prêtres...

Madame frissonna des pieds à la tête... mais se dominant....

—Mais, mon grand, voyons, tu oublies, ne m'as-tu pas payé une parure?

—Certainement... mais je ne vois pas...

Alors, baisant son mari au front... les larmes aux yeux... elle conclut:

—Ma parure... la voilà.... donner des prêtres au Christ et aux âmes.... donner la vie non seulement à nos enfants, mais aussi la grande vie qui ne finit pas, aux enfants des autres....

Qu'est-ce donc que ta parure de diamants vis-à-vis de celle-là?

Et lui, le chrétien se sentant pris jusque dans les profondeurs de sa foi, sentit dans le coin de ses paupières quelque chose... qui voulait parler... Il pleurait...

* * *

Dans le silence qui suivit, ils voyaient tous deux, sur les dalles de l'antique cathédrale, la moisson blanche des lévites s'aligner chaque année et ils disaient à l'avance...

—Mon petit prêtre est là dedans!

Et ce prêtre, ils le voyaient s'en aller avec le mystère des pardons infinis, avec de la vie, de l'amour, du réconfort plein le coeur, plein les mains.

Et les années se passaient.... il n'étaient plus, et leurs petits prêtres devenaient légion.... Oh! la vision des âmes lassées qui se redressaient.... Oh! ce bien qui s'élargissait semblable aux rides de l'eau, quand le caillou est tombé... qui s'élargissait jusque dans l'Eternité...

Comme elle était égoïste et stérile... cette parure de diamants... qui chatoyaient, un soir dans les rues passantes de la capitale!....

C'étaient des pierres.... rien que les pierres...

Et d'un seul mot... ils avaient fait de ces pierres inutiles un pain vivant.

Dic ut lapides isti panem fiant!

SAVONAROLE.

(Bull. de l'Oeuvre des Voc. sacer. de Pamiers.)

VERS L'UNION DES EGLISES

Une des formes de l'apostolat qui s'imposent à l'heure actuelle, et qui sont le plus vivement recommandées par le Souverain Pontife, c'est assurément le travail entrepris pour ramener, dans le giron de l'Eglise catholique, les Eglises séparées. Sur divers points stratégiques du front spirituel, des efforts sont accomplis, des positions organisées. Hier, avec les Anglicans, c'étaient les conversations de Malines éminemment dirigées par le cardinal Mercier. L'année dernière, à Velehrod, ce fut le Congrès général pour la réconciliation des Eglises schismatiques avec la Papauté.

Au cours de cette dernière assemblée, un voeu fut émis pour que, dans toutes les grandes villes universitaires, où se rencontrent habituellement des étudiants de divers pays, des cercles fussent fondés, dont l'objet serait d'approfondir les causes du schisme et d'examiner les moyens de travailler efficacement à l'union.

Il est à souligner que le premier cercle de cette nature a été créé à Paris, sous les auspices du Comité catholique des Amitiés Françaises et qu'il y fonctionne avec activité depuis un an. Il constitue l'une des conséquences logiques, l'un des rayonnements de l'oeuvre des étudiants étrangers, dont ce Comité, sous le patronage effectif de Mgr Baudrillart et sous la direction de Mgr Beaupin, a pris l'initiative.

Et ceci est un symptôme intéressant.

On pourrait croire, en effet, que cette oeuvre, qui rapproche, dans un contact fraternel entre eux-mêmes et avec les étudiants français, les jeunes gens de tous pays venus chez nous pour perfectionner leur culture supérieure, a pour but essentiel d'irradier plus sûrement et plus largement, par ce moyen, l'influence française à l'étranger. Sans doute, elle poursuit ce but très légitime, et nul ne songerait, que je sache, à leur en faire un reproche. Mais elle est encore animée d'un autre esprit. D'abord, une de ses préoccupations primitives, et qui demeure un de ses soucis permanents, c'est de soutenir et de stimuler, dans leur vie intellectuelle et morale, ces étudiants momentanément déracinés de leur patrie, comme elle aide aussi, par des bourses, un bon nombre d'entre eux dans leur existence matérielle. Et, ensuite, ou plutôt en même temps, l'oeuvre est dirigée par cet esprit d'apostolat, si profondément imprégné dans nos traditions et dans nos âmes, que nous le mêlons presque instinctivement à toutes les formes de notre activité. Dans les relations amicales établies entre les étudiants de différents peuples, autour d'un noyau français, nous voyons un double avantage spiri-

(A suivre en page 3)

VERS L'UNION DES EGLISES

(Suite de la page 2)

tuel: montrer à nos hôtes les richesses surnaturelles que nous possédons toujours et les progrès religieux que nous ne cessons d'accomplir et apprendre d'eux les efforts et les résultats de même ordre, dont leurs divers pays peuvent nous ménager l'exemple. Il y a là, un échange d'information de haute valeur, une sorte de coopérative d'action catholique dont nous profitons les uns les autres.

Ce travail de collaboration et de compénétration s'opère à l'aide les moyens variés que l'expérience élargit et multiplie constamment: réunions intimes, visite aux oeuvres, aux sanctuaires, aux pèlerinages; conférences données dans nos cercles de jeunesse ou de paroisse, par des étudiants étrangers. Un cercle social et littéraire s'est greffé sur cette floraison vivace. Et enfin, il est tout naturel que l'invitation du Congrès de Veléhrad ait immédiatement trouvé, sur un terrain si bien ouvert, une heureuse et féconde réponse.

L'autre dimanche, précisément, pour clôturer l'année universitaire, ce cercle spécial a tenu sa dernière séance de l'été, entre une messe célébrée par Mgr Beaupin et un pèlerinage organisé dans notre basilique nationale de saint Louis.

Du rapport présenté par un prêtre étudiant de Tchéco-Slovaquie, M. l'abbé Dvornik, on peut recueillir une assez juste idée des efforts accomplis, sous la présidence de M. l'abbé Quenet, par ce jeune Cercle de l'Union des Eglises. Toute une série de Conférences, auxquelles assistaient et prenaient part un ensemble d'étudiants orientaux, slaves et français, ont documenté les auditeurs assidus sur les circonstances historiques qui, du Vème au IX ème siècle, entraînèrent la rupture entre les Eglises orientales et gréco-byzantines et l'Eglise romaine. M. l'abbé Quenet s'est chargé de ce premier travail d'information, qui assure une base aux enquêtes suivantes et ses causeries ont été complétées par des communications très compétentes, sur les Eglises séparées de Géorgie, d'Ukraine, de Bulgarie et de Russie, que présentèrent les étudiants originaires de ces différents peuples.

Les travaux reprendront plus pratiques et plus approfondis, dès le mois de novembre. Ils se poursuivront chaque année désormais devant un auditoire qui peu à peu se renouvellera, mettant chaque génération nouvelle en mesure de profiter des résultats acquis par ses devancières, — ce pendant que, de ce foyer d'études et de propagande, des jeunes hommes ayant achevé le cycle de leur formation intellectuelle et technique, iront, dans leurs diverses patries, se constituer, au milieu de leurs frères séparés, les apôtres plus ardents et mieux renseignés de l'Union des Eglises.

François VEUILLOT.

NE JUGEZ PAS!

Moins on a l'âme bonne, plus on est porté à juger en mal les actions d'autrui! Voilà une vérité que devraient méditer ceux qui, gangrenés par la jalousie et l'envie, trouvent plaisir à ruiner la réputation de personnes très honorables et emploient systématiquement une partie de leur temps à colporter d'infernales calomnies.

Mais les calomniateurs ne sont pas plus gens de logique que gens d'honneur, et ils ne réfléchissent nullement, qu'auprès des personnes de bien, leur acharnement à nuire finit toujours par éveiller des soupçons. Le plus souvent, sans donner foi à leurs exécrables propos, on en cherche le pourquoi, on se demande la raison de ce zèle haineux. Et lors même que la cause demeure mystérieuse, la méchanceté se montre, elle se trahit et fait naître le dégoût dans l'esprit des honnêtes gens.

Le Christ a prononcé le plus terrible anathème contre le calomniateur, et la justice humaine l'a classé parmi les criminels punissables par la loi. Mais le misérable défie le Ciel et la terre. Pourtant, il a, le plus souvent les dehors d'un dévot, car le calomniateur éprouve le besoin de cacher sous des apparences hypocrites son âme véritable, âme trop laide pour se montrer sans travesti.

Et, puisqu'il reconnaît la nécessité de porter un masque, c'est qu'il connaît la laideur de son ac[illegible] Et c'est pour cela qu'on [illegible] qu'inspire le calomniateur, il [illegible] même pitié. Le seul sentiment [illegible]

[illegible] MONTREUIL

ENGRAISSE DE 45 LBS

[illegible]

LE DERNIER

(Suite de la Page 1)

—Mais ça guérira. Hein? Ca guérira.

De l'oeil, je fis "oui". J'avais une longue expérience du mensonge.

Il se reprit à dicter et je sortis de la baraque.

Alors, quatre jours passèrent dans une attente pareille à celle des mauvais rêves. Le monde entier retenait son haleine pour écouter la rumeur des armées, le tumulte de la poursuite.

Nous ne recevions plus que des éclopés. D'une heure à l'autre, nous attendions l'ordre de nous porter en avant; mais on semblait nous avoir oubliés. Les nouvelles qui nous parvenaient étaient si prodigieuses qu'elles nous étourdissaient comme des explosions.

Au milieu de ce trouble, la baraque B demeurait silencieuse et presque indifférente. Pichard avait été, très vite, emporté "de l'autre côté de la voie ferrée", c'est-à-dire au cimetière. Les quatre autres semblaient si sévèrement occupés de leurs affaires personnelles que je n'osais pas les entretenir de la chosé publique. Parfois, en renouvelant leurs pansements, et pour les distraire du supplice, je risquais une allusion aux événements de l'heure. Les pauvres secouaient la tête, faisaient "Ah! oui!" d'un air soucieux et je devinais que cela voulait dire: "Attendez! moi, moi, je n'en ai pas fini. Je ne suis pas près d'en avoir fini, moi!"

Alors vint le 11 novembre. La grande nouvelle éclata dans une brumeuse lumière d'automne. Des cloches endormies depuis des années retrouvèrent soudain allégresse et vigueur. Le vin coula généreusement. Les hommes changèrent de visage, de rire, d'accent.

Ce jour-là, comme j'entrais dans la baraque B, j'aperçus, au chevet de Choquet, deux ombres noires: deux antiques paysans, l'homme et la femme. Ils se levèrent à mon approche, raides comme des soldats. Le vieux portait une redingote pareille à celles que l'on voit aux enterrements de village. La vieille ressemblait beaucoup à son fils: rugueuse et raide! Elle me surveillait de l'oeil et ne posa pas de question.

Comment étaient-ils arrivés là, si vite? Comment s'étaient-ils retrouvés dans le désordre du pays? Je ne le sus jamais. Ils sortirent de la baraque, pendant les pansements, et quand je m'en allai, mon travail fini, la vieille me dit, au passage, avec un regard presque méchant: "Comme vous l'avez fait crier! Oh! c'est lui, c'est lui. J'ai bien reconnu sa voix!"

Il y eut, ce jour-là, fête à l'ambulance. Les blessés reçurent des cigares, des gâteaux, de menues douceurs. Le soir, on alluma des lampions. Je ne sais quel hurluberlu fit flamber, au rond point des allées, trois ou quatre feux de bengales. Les hommes chantaient, un peu saouls. En regagnant ma niche, je vis deux ombres honteuses se glisser furtivement à l'écart. Les parents de Choquet fuyaient l'allégresse publique.

Nous habitions, Faisne et moi, une hutte de planches, hors du camp, non loin de la gronde baraque où se trouvaient rassemblés les blessés allemands. A peine étendu sur ma couchette, j'entendis s'élever une musique sourde mais harmonieuse, un choeur à plusieurs parties.

Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je.

Faisne me fit signe d'écouter. C'étaient les Allemands qui chantaient, tous ensemble, à voix basse, pour célébrer la paix plus précieuse que la victoire.

Je m'endormis dans la joie. Au milieu de la nuit, je m'éveillai, songeant à Choquet. Ma joie en fut toute corrompue. Elle l'est encore. Elle l'est à jamais.

Et, dès le lendemain, on s'installa dans la nouvelle vie. La guerre fut brusquement une réalité d'un autre âge. Chacun recommença de penser à ses propres affaires. Chacun fit en sorte de tirer au plus tôt son épingle du jeu. Le vie humaine redevint, pour le monde entier, une chose précieuse, comme l'argent pour ces prodiges qui découvrent tout à coup, après de folles dissipations, l'étendue de leur ruine.

Les parents de Choquet restèrent là deux jours, puis disparurent. Ils semblaient inquiets: la ferme, les bêtes, les labours et les semailles d'automne, tout le travail qui ne souffre pas de retard. Ils partirent donc, sans me rien demander, sans même chercher à me voir, tels deux fantômes falots, grêles, accablés.

Le ciel se prépara pour l'hiver. La boue s'empara de nos corps et de nos pensées. L'usine à soigner s'engourdit dans la torpeur. Parfois les feux se rallumoient. La mécanique donnait deux ou trois tours de volant, les autoclaves fumaient pendant quelques heures. On expédiait les affaires en cours. On amputait un membre définitivement condamné; on fermait une plaie assainie; on amendait une cicatrice. Une manière de liquidation, un règlement de comptes. Nous ne recevions presque plus personne: parfois un écrasé, un brûlé. Le retour à l'activité civile.

La baraque B semblait, petit à petit, se réveiller de son engourdissement. La plaie de Pompéani se mit à bourgeonner. Marchand manifesta le désir de manger. Rossignol montra qu'il savait sourire. Rossignol avait perdu beaucoup de côtes. Son coeur, sous la peau mince, sautait comme un animal captif. Mais il était, de jour en jour, plus certain que Rossignol allait se tirer d'affaire: cela se voyait dans ses yeux, dans sa façon de parler, jusqu'au moindre geste de ses mains.

Choquet commença d'occuper, dans mes pensées, une place particulière. Pendant des années, j'avais dû concentrer toutes mes forces sur un travail inhumain, démesuré. Mon coeur s'était fermé, flétri, presque. — Un autre, c'est vous l'avez dit — Choquet me rendit à moi-même. J'entends qu'il refit, de moi, un homme.

Choquet n'allait pas bien. Sa blessure ne m'avait jamais inspiré confiance et les choses prirent très vite méchant visage. De grandes plaies ulcéreuses se creusèrent en tous les points où le pauvre corps paralytique pressait le grabat. En outre, la volonté de l'homme ne s'exerçant plus sur les organes, Choquet, malgré nos soins, vécut, comme Job, sur son propre fumier. Il s'était habitué tant bien que mal à l'odeur de cette misère; mais il comprit que ses compagnons en étaient affligés, et il s'assombrit.

Décembre arrivait. Notre bon médecin-chef, notre maitre, l'ami des jours pénibles, nous quitta, rappelé dans sa province. Il vint faire, à la baraque B, des adieux qui furent dramatiques: Choquet pleura, sans parler, avec de gros sanglots qui le secouaient et lui arrachaient des cris.

La vie de Choquet semblait assez monotone: la piqûre du soir, le sommeil haletant, les repas et, pendant la matinée, le pansement, un nettoyage qui durait près de deux heures et qui laissait le garçon épuisé pour le reste de la journée. Cependant il y eut, dans cette vie, de grands événements silencieux, une série de désespoirs cachés dont je m'aperçus quand même parce que je m'étais pris, pour Choquet, d'une amitié clairvoyante, une de ces amitiés désespérées qui devinent tout et ne peuvent rien.

Un jour, Marchand se leva. Nous l'avions pris sous les bras, comme un pantin, et le faisions marcher entre les lits. Il souriait, l'air égaré. Rossignol et Pompéani plaisantaient le convalescent. Choquet demeura silencieux. Le soir, comme je venais lui tenir société, en fumant ma cigarette, il dit, de sa voix sérieuse: "Et moi, quand pourrai-je me lever?" Je fis des promesses vagues. Choquet rêvait, le regard fixe.

Un autre jour, Pompéani fut évacué. Il devait rejoindre les siens: un hôpital italien le réclamait. Comme je le jugeais transportable, il nous quitta donc. C'était, pour lui, le premier pas vers la vie. Bien pansé, bien rasé, le visage radieux malgré sa grande réserve, il était visiblement si content que je me sentais, moi aussi, plein de joie. Mais je rencontrai les yeux de Choquet et, tout aussitôt, le départ de Pompéani me parut une chose très pénible: une séparation, un délaissement.

Les départs se succédèrent: les plus vieux de nos infirmiers furent touchés par la démobilisation. Plusieurs de nos camarades furent changés de poste et nous dirent vie: des inconnus, des gens qui ne pouvaient s'intéresser adieu; des visages nouveaux s'introduisirent dans notre à nos affaires et que Choquet considérait avec une inquiétude mêlée de ressentiment.

Faisne et moi, nous étions du même échelon: nous devions partir ensemble. Mais nous avions encore le temps d'y réfléchir et je pensais: "D'ici là, Choquet aura cessé de souffrir".

Le soir, réunis pour fumer et disputailler dans notre cabane où la pluie gouttait par cinquante brèches, nous passions des heures moroses. Faisne avait son thème favori, il bâillait avec bruit et soupirait:

—Ca sent lamentablement la fin de la guerre.

En vérité, on semblait vouloir, avant de nous lâcher, avant de nous rendre à la vie normale, nous faire savourer je ne sais quelle lente et maladive désorganisation. La guerre agonisait dans la pourriture. L'ordre de la guerre se décomposait et l'ordre de la paix nous paraissait une chose lointaine, chimérique. L'odeur écoeurante de la caserne reprenait possession des âmes et se substituait insidieusement à la franche puanteur du charnier.

Je prenais Faisne par le bras et lui disais:

—Allons voir nos vieux.

"Nos vieux", c'étaient nos derniers grands blessés, ceux qui justifiaient en quelque sorte notre détention dans ce lazaret moisi, au milieu de cette plaine glacée qu'attdistaient des boqueteaux de sapins.

Nous allions donc voir "nos vieux". Rossignol et Marchand étaient décidément hors de danger. Ils jouaient aux cartes, lisaient des romans, parlaient de leur famille et de leurs affaires.

Choquet ne se décidait pas à mourir. Il était devenu d'une maigreur excessive. Ses pieds, accablés sous leur propre poids, prenaietn une forme absurde, inhumaine. Il souffrait longuement, après le nettoyage du matin; mais, entre cinq et huit, il goûtait quelque repos et fumait un peu. Il tenait sa cigarette entre deux doigts si frêles qu'on croyait voir, qu'on voyait la lumière à travers. Il attendait quelque chose dont il ne parlait jamais. Ce n'était pas la mort. Je peux l'affirmer.

(Suite et fin au prochain numéro)